



The Homesman

de Tommy Lee Jones

avec Tommy Lee Jones, Hillary Swank, Miranda
Otto

États-Unis/France – 18 mai 2014 – 2h03 - VOST

Semaine Western

Dimanche 29 avril 2018 11h00

Lundi 30 avril 2018 19h00

La porte du Paradis

Trois enterrements, premier essai à la réalisation de Tommy Lee Jones, avait séduit la critique lors de sa présentation en compétition à Cannes, en 2005. Il allait y glaner deux récompenses, l'une pour le scénario, l'autre pour l'interprétation masculine. Une consécration pour le comédien qui montait en grade, mais il lui aura fallu tout de même attendre neuf ans pour monter son projet suivant, faute d'un script qui lui tenait vraiment à cœur et qu'il a trouvé dans l'adaptation du roman de Glendon Swarthout. C'est logiquement à Cannes, en compétition, que son deuxième long a l'honneur de faire sa première mondiale, avec un succès certain puisque le jour même de sa diffusion, la presse s'est vite emballée autour de ce western atypique sur le ciment mythique de l'Amérique du milieu du XIXe siècle, qui en prend pour son grade, comme dans *Les Portes du Paradis* de Cimino ou *Rédemption* de Winterbottom, deux autres œuvres qui ont revisité cette époque en déboulonnant le mythe d'une nation unie autour d'un même rêve symbolisé par une avancée inexorable vers le Grand Ouest.

Dans *The Homesman*, Tommy Lee Jones pose sa caméra dans les étendues désertiques et les plaines d'Amérique, quelque part entre le Nebraska et l'Iowa. Une fois n'est pas coutume, le western, genre boursoufflé de testostérone par excellence, est porté par une femme, puisque c'est Hilary Swank qui tient le rôle principal, celui de Mary Bee Cuddy, vieille fille brisée par la solitude et la frustration, échouée sur les berges du rêve américain. Elle a la lourde charge de partir à dos de cheval récupérer trois femmes ayant perdu la raison, trois victimes broyées par un système patriarcal sans foi ni loi, qui les a chassées de leur village, et qui doivent maintenant être ramenées à Miss Carter, jouée par l'impériale Meryl Streep, présente à peine cinq minutes à l'écran, pour une rédemption méritée.

Sur ce chemin de croix, dans un monde où l'hostilité est faite homme, elle rencontre George Briggs, en la personne de Tommy Lee Jones, brigand minable qui, pour une poignée d'argent, accepte de l'aider dans sa tâche. Le contraste entre les deux personnages est a priori marqué. D'un côté, Jones peint le portrait d'une femme courageuse et investie. De l'autre, il présente un mâle acariâtre et couard, qui n'a d'intérêt que son nombril. Malgré cette différence, ils vont toutefois trouver un terrain d'entente : la solitude qui les ronge et qui va susciter toute la formidable empathie au cœur du film. Dans ce monde de salauds, où l'intérêt personnel a pris le pas sur l'intérêt collectif, ces laissés-pour-compte du bonheur inspirent des sentiments de compassion, voire peut-être de pitié. Briggs en devient presque attachant quand le calvaire infernal de l'héroïne rend cette âme généreuse éminemment pathétique dans son destin. Tommy Lee Jones dresse un portrait impartial de chacun des deux protagonistes, jouant avec les faces sombres et lumineuses de chacun. Ces deux aspects qui marquent les chairs et burinent les peaux, imprègnent son film glacial et douloureux, mais aussi chaleureux et doux, notamment lorsque les personnages apprennent à se dompter et à s'attacher l'un à l'autre, ou virent à la mélancolie.

Dans *The Homesman* Tommy Lee Jones dresse un portrait sans concession d'une Amérique en construction où l'on fuit ici l'Ouest sauvage pour revenir vers la lumière d'une civilisation oubliée, située à l'Est. Un mouvement contre-nature dans l'histoire américaine, que Tommy Lee Jones accompagne d'une mise en scène élégante mais somme toute classique. Il compte sur la beauté des paysages sublimés par le chef opérateur Rodrigo Prieto et la magnifique composition musicale de Marco Beltrami, pour donner de l'allant à une œuvre qui ne manque pas de souffle.

Avoir à lire /Terence Baelen/19 mai

DON'T GO WEST :

The Homesman décrit le malaise d'un Middle West à la croisée de deux mondes : d'un côté le Nebraska, un ouest sauvage et nocif (en témoigne l'état des passagères du convoi) ; de l'autre l'Iowa, terre de transition vers un est civilisé et dédaigneux. Les étendues de part et d'autre du fleuve Missouri viennent donc cristalliser les enjeux du western dans une forme minimaliste, presque nucléaire. Et, évidemment, on pense à Ford pour la capacité à mêler les décors grandioses et les gestes du quotidien, le bien commun de la nature et les tensions de la propriété, la fragilité de l'être face à l'immensité (comme dans cette scène anxiogène où Cuddy s'égaré dans la nuit, revenant toujours devant la même tombe au milieu d'une plaine balayée par le vent). On pense aussi au cinéma eastwoodien : l'obscurité, la solitude, la mélancolie... Mais, au-delà de la beauté de sa photographie, le film de Tommy Lee Jones demeure un western sage et lisse, bien conscient des effets de filiation possibles, brassant les images d'Épinal. Là où Jones se démarque, c'est dans le choix du roman qui l'inspire. Avec *The Homesman*, il trouve matière à aborder des enjeux féminins généralement absents du western, mais aussi à détourner les lieux communs narratifs du genre. Ici, le courage est l'apanage des femmes, les Indiens sont expédiés en une séquence, réduits à une vénalité presque comique, et les hommes civilisés, bien cachés dans leur opulence, sont punis par les flammes pour leur mépris. *The Homesman* dresse un tableau sans concession de l'âme humaine et donne à contempler un voyage dont le caractère expiatoire ne débouchera sur aucune conclusion réelle. Ainsi, le cow-boy solitaire disparaît comme il était venu... en cabotinant. Le jeu des décalages est permanent dans ce film, où la tristesse plane sur des rêves abîmés.

The Homesman dépasse en effet le conflit mythique du récit de l'Ouest (l'opposition « *Civilization / Wilderness* ») pour démontrer une crise aiguë de l'identité chez des femmes arrachées à leur milieu pour épouser des hommes de l'Ouest et supporter le quotidien d'une exploitation paysanne. La dureté des travaux, les maladies, les deuils, les violences conjugales ont eu raison des trois femmes convoyées par Mary Bee Cuddy, elle-même perdue loin de sa sœur new-yorkaise et du son mélodieux des pianos, elle-même souvent proche de l'hystérie sous son fragile masque de dure à cuire. D'ailleurs Hilary Swank transmet parfaitement les contradictions de ce personnage à la fois raide et passionné. En outre, des plaines poussiéreuses à la ville verdoyante, Cuddy et Briggs entreprennent un mouvement rétrograde, mais ne reviennent nulle part. Ils n'ont pas leur place dans cette terre d'avant leur départ vers l'Ouest. Briggs se voit refuser le gîte dans un hôtel vide, est poussé dehors gentiment après avoir mené les femmes à destination (« *You can go now* », lui souffle la femme du révérend), n'est pas le bienvenu dans un bar citadin même avec un costume sur mesure et des souliers neufs. Le masque du bouffon attachant cache la douleur du déracinement permanent. À une jeune fille de la ville, il prodigue pourtant un conseil autoritaire : « *Don't Go West !* » Deux heures résumées en une injonction proche de la supplique... **Critikat.com/Carole Milleliri/ 25 mai 2014**

Prochaines séances :

La Flèche brisée de Delmer Daves

26 /04 à 18h30, 29/04 à 19h

Little Big Man de Arthur Penn 26/04

à 21h, 30/04 à 14h

Impitoyable Clint Eastwood 01/05 à

20h

Court métrage : Pas de court métrage

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)